

# La technique n'est pas tout

par

Jean Tommy-Martin

*M. Jean Tommy-Martin, Ingénieur Mineur Métallurgiste, est le père de nos Camarades Francis T.-M. 1949, Charles T.-M. 1951, Vincent T.-M. 1953.*

*C'est pourquoi nous n'avons pas hésité à lui demander de nous raconter quelques souvenirs de sa vie d'ingénieur. Il a acquis son expérience des affaires industrielles dans de nombreuses missions en Amérique du Nord, Amérique du Sud, Espagne et a terminé sa carrière par vingt années de direction à Tunis.*

*Il pense que, dans le métier d'Ingénieur, les relations humaines sont plus importantes encore que les questions techniques, et qu'on ne doit rien négliger, même les questions de cuisine.*



Bien que mineur-métallurgiste, j'ai fait aussi un peu d'électricité au cours de ma carrière.

Et d'abord je dois confesser qu'au temps où j'usais mes fonds de pantalon sur les bancs de l'école, je ne comprenais pas grand-chose aux amphis d'électricité. Je me rappelle qu'à la première leçon il était question d'une peau de chat qu'on frottait à rebrousse-poil et d'où jaillissaient des étincelles. Ensuite, cela se compliqua de formules algébriques et je comprenais de moins en moins. J'eus des notes détestables aux colles et à l'examen.

J'étais fort mal préparé aux travaux électriques, quand trois ans après ma sortie de l'École, je fus nommé ingénieur d'une usine d'affinage de métaux précieux à Mexico. On me confia un grand atelier d'électrolyse d'or. La seule notion bien nette que j'avais dans l'esprit, c'est qu'en multipliant le voltage par une constante, puis par un nombre d'ampères proportionnel au métal électrolysé, j'obtenais comme produit ma dépense d'électricité. Cette seule notion technique se révéla parfaitement suffisante pour la conduite de mon usine, avec l'astiquage du matériel.

Quelques années plus tard, au cours de l'hiver 1914-1918 j'étais lieutenant d'artillerie au Fort des Paroches, un splendide observatoire, et je réglais le tir d'une batterie voisine. Le front alors était calme et le capitaine de la batterie m'invita à déjeuner. Il était dans le civil professeur de physique à l'École des Mines. Je lui racontais mes travaux d'électrolyse et comment j'avais eu grand soin chaque jour de faire astiquer les contacts des barres conductrices. « Cela n'avait pas d'importance, me répondit-il, même avec des contacts malpropres, vous n'auriez guère dépensé plus de courant ». Ainsi je perdis ma dernière illusion.

J'eus aussi l'occasion de déjeuner à une seconde batterie, celle d'un capitaine sorti comme l'autre, dans les premiers de l'X et de l'École des Mines. Ces deux officiers firent l'un et l'autre devant moi toute la préparation du repas. Sur un front calme, on avait quelque loisir. Il est remarquable que ces deux hommes incontestablement ingénieurs de haute valeur, consacraient un temps appréciable à faire leur cuisine. Leur santé devait s'en bien trouver. Avis à tous ceux qui trouveront le temps de les imiter.

Pendant trente années de ma carrière de mineur et de métallurgiste, je n'eus jamais à résoudre aucun problème grave d'électricité. Il y avait autour de moi des spécialistes électriciens comme il y avait des spécialistes de chimie et des spécialistes du contentieux.

C'est seulement en 1944 que je fus de nouveau mis à l'épreuve comme électricien. J'avais été enlevé en Tunisie comme otage et expédié à Berlin.

Puis on m'avait autorisé à résider en France sous la surveillance de la Police Nationale. Je tiens à dire que cette police fut pour moi d'une remarquable mansuétude. Je devais signer un registre à la Mairie une fois par mois. Je signalais le 30 du mois et l'agent municipal datait du 22. Puis le lendemain, premier jour du mois suivant, je signalais à nouveau et l'agent datait du 8. J'étais libre pour 58 jours.

Un jour de mai 1944, de passage dans la capitale, je croisais dans les couloirs de ma Société mon grand patron. « C'est le Messie qui vous envoie, me dit-il, j'ai besoin de vous :

- 1) Vous n'avez pas peur. Vous allez prendre la direction d'une usine hydroélectrique dans les Pyrénées. Le directeur actuel est menacé de se faire assassiner.
- 2) Vous êtes vieux. Vous maintiendrez le calme parmi vos agents.
- 3) Vous parlez espagnol. Vous parlerez tous les jours avec vos ouvriers espagnols, conservant le contact avec eux. C'est le seul ordre que je vous donne."

Je répondis :

- 1) Je n'ai pas peur.
- 2) Je suis vieux, exactement 62 ans.
- 3) Je parle espagnol et je causerai chaque jour avec les ouvriers. »

Mon patron ajouta : « Je vous présenterai demain au Conseil de la Société d'Électricité pour régulariser votre nomination et vous partirez après-demain par les voies les plus rapides ».

Moins de 48 heures plus tard, muni d'un ordre de mission, je partais pour les Pyrénées, cueillant au passage ma femme à Nantes.

En disant adieu à mon grand chef, j'avais eu un scrupule : « Vous savez que je n'y connais rien à l'électricité ». « Cela a peu d'importance, me répondit-il. Vous aurez des techniciens pour faire le travail technique. Ce que je vous demande, c'est de conserver le calme des vieilles troupes ».

Voilà comment en mai 1944 nous fûmes installés, ma femme et moi, dans un chalet d'une haute vallée pyrénéenne. À 800 mètres d'altitude, il faisait froid. Mais jamais demeure directoriale n'avait été aussi bien équipée en appareils électriques, de chauffage, d'éclairage et de tout ce qui concerne le ménage. Cela nous changeait de certaines petites mines africaines !

J'étais parti si vite que j'avais pour tout bagage un bleu de travail. Le deuxième jour ma femme me dit : « Ménage ton complet veston. Mets ton bleu de travail pour visiter les chantiers et aller au bureau de l'usine ». Je suivis son conseil et m'en trouvai bien.

Outre l'usine Hydroélectrique qui alimentait toute la vallée, ses villages et ses usines, j'avais à surveiller la construction d'une autre usine électrique (centrale souterraine, conduite forcée, cinq kilomètres de tunnels et un barrage) sans parler d'une troisième usine à l'étude.

L'entrepreneur d'origine italienne qui conduisait de front tous les chantiers employait comme main-d'œuvre trois cents Espagnols. C'étaient des combattants républicains qui s'étaient réfugiés en France après la guerre civile.

Ces hommes s'assassinaient entre eux et assassinaient les gens qui les gênaient, avec un mépris extraordinaire de la vie humaine. On avait sorti mon prédécesseur juste à temps, car, dans les semaines suivantes, on assassina deux directeurs d'usine et la femme de l'un d'eux.



Je fis connaissance de ces ouvriers espagnols en les visitant chaque jour et en déjeunant au milieu d'eux dans l'une ou l'autre des cantines qui desservait les chantiers dans la montagne. Tout de suite je remarquais que les plats n'étaient pas vidés. Je demandais pourquoi.

« On nous donne toujours des haricots et toujours des haricots. La Société a acheté quatorze mille kilos de haricots. Nous ne verrons jamais la fin des

haricots! »

Je compris tout de suite la nature du problème. D'autre part, il ne pouvait être question d'abandonner un tonnage important de haricots en ces temps de restriction de nourriture.

Le lendemain de ma découverte, je filais en auto à la ville voisine. Je disposais d'une bonne petite voiture automobile qui était alimentée par deux tubes à gaz comprimé fixés sur le toit. Bien avant l'invention du gaz de lac et de son raffinage, nous disposions du gaz de Saint-Marçais et déjà l'on pressentait un extraordinaire développement industriel dans le Sud-Ouest. Au marché de la ville, j'achetais de l'ail et de l'oignon, des mètres de gousses d'ail et des chapelets interminables d'oignons. Je les distribuai aux cuisiniers : « un jour vous servirez les haricots à l'ail. Un autre jour, vous servirez les haricots à l'oignon ». À



partir de ce jour-là, les ouvriers espagnols reprirent appétit et vidèrent le fond des plats.

Quelques-uns avaient pu faire venir leur femme d'Espagne, mais la plupart vivaient seuls encasernés dans les baraques de l'entreprise. Je causais avec eux dans leur langue. Nous parlions de leur pays et de leurs familles. Ils recevaient des nouvelles d'Espagne et correspondaient grâce aux contrebandiers, plus souvent que par la poste.

Curieuse figure que ces contrebandiers ! Par eux aussi je pus recevoir des nouvelles de nos enfants restés en Tunisie, et ils n'acceptèrent jamais aucune rétribution. C'était moins comme contrebandiers que comme passeurs qu'ils gagnaient leur vie. Ils faisaient franchir la frontière pour dix mille francs. Mais ce n'était pas un métier de tout repos. Je n'en ai connu personnellement que deux et

ils furent tous les deux assassinés dans l'année qui suivit, sans que j'aie pu savoir par qui et pourquoi.

Huit jours après mon arrivée à l'usine électrique, le chef du syndicat de gauche demanda au caissier : « Quand viendra le nouveau directeur ? » « Mais il est déjà là. Vous le voyez là-bas, en bleu ». Le chef syndicaliste n'en revenait pas.

Peu après, sa femme accoucha de deux jumeaux. Je sus qu'elle avait dit : « Je ne pourrai jamais porter deux enfants sur les bras. J'aurais besoin d'une voiture d'enfant ». On ouvrit une souscription. On recueillit



quatre mille francs et je découvris, non sans peine, un petit landau d'occasion qu'on offrit à l'heureuse maman.

Les semaines passèrent. J'avais un service de renseignements (deuxième bureau) et on m'apporta un jour la liste de douze notables de la vallée qui devaient être assassinés. Mon nom avait été rayé, mais il y avait encore le nom de mon adjoint ingénieur électricien et celui de notre chef administratif.



Cependant, les Allemands étaient repoussés du nord de la France. Ceux du Midi passèrent la frontière pour se réfugier en Espagne, et, après une semaine d'inquiétude, nous fûmes enfin vraiment libérés.

J'abandonnais les Pyrénées en octobre, appelé dans l'Est auprès de mon fils aîné gravement blessé. Je quittais mon personnel dans les meilleurs termes. En cinq mois, je n'avais eu qu'un incident technique. En pleine nuit le disjoncteur déclencha. On trouva le corps brûlé d'une chouette entre deux fils à haute tension. Même si j'avais possédé une grande compétence dans les questions électriques, il me semble que je n'aurais fait ni mieux ni pire.

Moralité de cette histoire : La technique est nécessaire à l'ingénieur pour créer les industries, pour les bien conduire et pour les améliorer, la technique n'est pas tout.

Jean TOMMY-MARTIN